

La navigation sur le lac de Genève

Autor(en): **Junker, C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 30

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211415>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 24 juillet 1915 : Les confédérés (Henri Neuf). — La navigation sur le lac de Genève. — Le dou magnin (A. R.). — Pour la jeunesse. — Le « pétabosson » (Grattesillon). — Elle penche. — Les ânes d'Ouchy (Benjamin Dumur) (A suivre).

LES CONFÉDÉRÉS

DANS la perplexité pénible où nous sommes, presque tous, en ce moment, quant au caractère précis du lien national; alors que nous constatons, non sans un vif chagrin, combien peu concordent les sentiments des diverses fractions ethniques qui composent la Suisse, et combien aussi varient leurs façons, on éprouve un plaisir sincère, un réel soulagement à rencontrer encore, par ci par là, quelque témoignage, tant modeste soit-il, de cet esprit suisse, dont nous étions jadis justement fiers et qui est aujourd'hui si voilé. Car les jours se suivent, sans nous rendre, hélas! l'impression évidente, indiscutable et désirée de cette harmonie et de cette solidarité si nécessaires à des hommes marchant sous le même drapeau.

Sous son air bonhomme, le petit croquis militaire que voici, reproduit de la *Feuille d'avis de Ste-Croix* — nous ne savons si elle en eut la primeur — nous paraît heureusement imprégné de l'air du pays. Il nous fait, un instant, oublier nos perplexités. (Réd.)

Donc nous devons, le matin même, défilé devant le général. Deux régiments avec leur train d'équipage, deux batteries de montagne, une compagnie de mitrailleurs, une compagnie sanitaire, des sapeurs, des pionniers-signaleurs se massaient sur la route qui mène de Kœniz à Berne. Il était sept heures. L'encolonnement se faisait avec ordre, mais lentement. Des officiers dépassaient la batterie. Des voitures de convoi roulaient leur carcasse. Et l'on croyait n'en voir jamais la fin.

La batterie s'est arrêtée le long d'une haie, laissant la chaussée libre. Alors les conducteurs ont sorti leurs couteaux pour gratter la boue gelée qui adhère aux cacolets. Et pour lustrer les sacoches de cuirs, ils frottent avec la paume de leur main, quand même ils ont graissé les bâtis hier au soir, à cause de la solennité d'aujourd'hui.

Le colonel dit en passant : « L'inspecteur est à droite », afin que les hommes sachent de quel côté ils devaient tourner la tête pour saluer. Alors ils pouzzent seulement le côté droit. L'on attend.

Devant et derrière, des masses bleues épaisses. Le dessus reluit comme de l'eau au soleil; ce sont les képis. On croit toujours qu'on va s'ébranler. Et le commandant passe : Sac au dos! Et une minute après : Sac à terre! Ce n'est pas encore le moment. Pourtant la tête de la brigade arrive déjà au Palais fédéral, et nous ne sommes pas encore entrés à Berne.

En voyant toute cette foule d'hommes, nous nous étonnons de penser que, sur le terrain, ce n'est rien encore, et qu'une bataille suffirait pour la rendre à jamais silencieuse.

Nous passons. Les crampons des mulets et nos chaussures, raides et cloutées, font sur l'as-

phalte des rues un grincement ridicule et lourd. L'allure est très rapide, et il faut jurer les bêtes qui ne veulent pas accélérer le pas. Cela donne beaucoup d'ennuis aux conducteurs. Heureusement qu'il y a la fanfare; la musique aide pour le pas cadencé.

Le général est entouré du Conseil fédéral et d'une haie de colonels. Il a l'air maussade. Il a mis son képi de travers. Il porte un galon crénelé et sa selle est ornée d'une chabraque brodée d'or. Nous allons très vite. Nous avons passé.

Nous avons passé et Roullier n'a pas vu le général. C'est à cause du monde et de son mullet. Il est bien déçu. Depuis dix jours qu'il se prépare à l'événement! Voilà : il a raté son voyage.

Dans la chambre, on est bien. Le poêle de pierre est encore chaud. Il est à deux étages et l'on s'assied dessus. Pour ne pas rôtir, on se soulève de temps en temps. Il y a une lampe sur la longue table Louis XIII, aux pieds tournés. Derrière, il y a un canapé et autour il y a des chaises.

Deux femmes préparent à souper. Elles ont mis une nappe, des assiettes, des tasses; elles ont apporté la cafetière et un plat de *röschli*. Ce sont deux sœurs, l'une veuve, l'autre célibataire. Et la Mädli qui coud près de la lampe, c'est la fille et la nièce. Dans un angle, près du feu, le domestique se chauffe.

Nous sommes trois caporaux qui mangeons. Après, nous causons.

Ce n'allait pas toujours vite, parce que c'était en *Schweizerdütsch*. Mais on se comprenait parce que les femmes y mettaient du bon vouloir. On riait quand on faisait des fautes. La petite était gentille. On l'a taquinée sur son Schatz qui est au service. Elle se figure qu'il est à la guerre et cela lui fait bien du chagrin. Mais peut-être qu'elle nous dit cela pour qu'on la console. Et la tante nous raconte comment elles ont élevé la petite rien qu'à elles deux et comme elle sait bien coudre. Le domestique est avec elles comme un fils. Elles l'ont recueilli depuis son enfance et il ne veut plus les quitter.

Elles nous ont demandé d'où nous venions. Alors nous leur avons parlé de notre pays. Elles ne connaissent pas le Welschland, mais elles aiment tous les soldats, d'où qu'ils viennent, parce qu'ils défendent la même patrie. Nous leur avons dit que nous avions défilé le matin devant le général. Elles trouvent que « der Uli » n'est pas tant beau, mais on a tous confiance en lui.

Nous avons allumé nos pipes et nous avons longtemps causé. Quand nos pipes se sont éteintes, nous sommes montés nous coucher dans les lits que les hôteses nous avaient préparés. C'est sûr que nous les dérangions, mais elles n'ont jamais voulu en convenir. Elles avaient l'air contentes de se priver pour nous de leurs aises. Nous leur avons dit merci. Nous leur avons dit adieu.

Là où nous avons été fiers d'être Suisses, là

où nous avons senti la force des Confédérés, ce ne fut pas en voyant des milliers de soldats en tunique, ni en saluant le général, ni en passant devant les colonels très nombreux, ni en défilant dans les rues de Berne, remplies de monde; ce fut à Oberrösch près d'Herzogenbuchsee, dans une petite ferme, auprès de deux vieilles femmes, d'une jeune fille et d'un valet.

Henri NEUF.

LA NAVIGATION SUR LE LAC DE GENÈVE

GRACE à l'obligeance de fidèles amis du *Conteur Vaudois*, nous sommes à même de publier ci-dessous tous les couplets de la fameuse chanson, dont le texte et la mélodie sont attribués à Louis Ruchonnet. En est-il vraiment l'auteur? Peut-être quelque ancien « Helvétien » pourra-t-il nous le dire, et retracer, le cas échéant, les circonstances dans lesquelles fut improvisée cette amusante œuvre de jeunesse.

L'auteur met évidemment sa chanson dans la bouche d'un Genevois qui se fait du bon sang en cherchant à attraper l'accent vaudois; cela se devine au « lac de Genève » du premier couplet, comme à cette arrivée « chez nos bourgeois de Berne », allusion à l'ancienne alliance entre Berne et Genève. Mais quelle abracadabrante navigation!

Ces huit couplets s'étant transmis oralement jusqu'ici, il en existe de multiples variantes. Nous reproduisons la version qu'on chante le plus communément.

Ajoutons qu'on bisse le second quatrain de chaque couplet et qu'après avoir répété au 8^{me} couplet la dernière ligne, on pousse un coup de sifflet.

Al-lons nous em-barquer sur le lac
de Ge-nè-ve, Al-lons nous em-bar-
quer, Fau-dra pas se ney-er. Car ce-lui-
là qui tom-be-rait dans l'on-de, Pour-
rait dire en tombant : A-dieu mes chers pa-rents!

(A chanter avec le bon accent vaudois.)

Allons nous embarquer sur le lac de Genève,
Allons nous embarquer,
Faudra pas se neyer.
Car celui-là qui tomberait dans l'onde,
Pourrait dire en tombant :
Adieu, mes chers parents! } bis

Partant par le bateau, on va voir la machine,
Partant par le bateau,
Que cela est donc beau !
Ah ! oui vraiment, ça tourne pour la gloire :
« Mossieu le mécanicien,
Que cela est donc beau ! » } *bis*

Regardez ce piston qui tourne sur soi-même,
Et ces beaux balanciers
Qu'ont l'air d'être en acier.
Ah ! oui vraiment, vraiment la belle chose,
« Mossieu, cette vapeur,
Vous fait bien de l'honneur ! » } *bis*

En passant à Coppet, ous qu'y avait une fête,
On entend à l'avant
Un bruit fort émouvant ;
Ah ! oui vraiment, c'est notre artillerie,
C'est Coppet qu'a pétié,
L'écho qu'a répété. } *bis*

Nous voyons, en passant, une belle barque à Rolle,
Nous voyons, en passant,
Un' barque qui va ch'aminant.
Regardez-voi comme l'air de la nature,
Lui donne l'impulsion
Qui fait notr' admiration. } *bis*

« Mademoiselle, voulez-vous que je vous aime ?
Mademoiselle, voulez-vous
Que je m'attache à vous ?
J'aimerais tant, en quittant Villeneuve,
Dans ma navigation
Avoir une inclination. » } *bis*

— On ne parle pas ainsi à de jeunes demoiselles,
D'abord, j'ai mon amant,
Qui sur le port m'attend.
— Ça n'y fait rien ; j'en suis certain, madame,
En se cougnant un peu
Y aura bien place pour deux. } *bis*

Nous allons arriver chez nos bourgeois de Berne
Nous allons arriver
Faudra les voir danser,
Ah ! donnez-leur un brin de nourriture,
Et, j'en suis convaincu,
Ils se mettront sur leur ... } *bis*

Terminons par la lettre suivante qui nous est adressée de Montreux :

« Messieurs. — J'ai entendu chanter la chanson dont vous parlez, dans les années de 1885 à 1890, à Vevey. Je me la rappelle plus ou moins bien.

» A défaut d'une meilleure mémoire, je vous remets, ci-dessous, la découpe d'un article paru dans la « Tribune de Genève », il y a deux ou trois ans, et intitulé *Il y a 25 ans*.

» Peut-être ce petit document vous sera-t-il utile ?

» Avec considération distinguée.

C. Junker. »

Francisque Sarcey fait publier une série de « scies » d'ateliers.

Dans le nombre s'en trouve une intitulée : « Le lac de Genève ».

Le chansonnier parle d'un bateau à vapeur en ces termes :

Que j'aime ces pivots qui tournent sur soi-même !
Et ces grands balanciers qui ont l'air d'être en acier !
Et ces grandes roues avec leurs palettes !
Monsieur, cette vapeur,
Vous fait beaucoup d'honneur.

Le cousin Pierre-Abram. — Un de ces petits orchestres italiens qui sont, à certaines heures du jour, la joie des rues de Lausanne, joue sous les fenêtres de M. ... qui a la visite de son cousin Pierre-Abram, de Villars-....

— Eh bien, mon cousin, n'est-ce pas que c'est gentil, ces musiques ?

— Voyez-vous, moi, je n'aime rien tant voir ces gens qui vendent leur souffle pour de l'argent !

LÈ DOU MAGNIN

Dou magnin que l'avant fini laô djornâ l'arrevant à la nè à l'auberdzè de la Crai blliantze, à Vella-lè-z'Adze, proutso d'Invouenan.

Lo magnin cei va passâ,
N'ai-vo ran à retakounâ,
Quoquè tsauderon perci,
A rallohi?...

No dou coo sepant et demandant à cutzi.

Lo père Bolomey, lo carbatier, allumè lo craisu — l'histoire se passavè daô teint dè craisu — et lè minè, per on long collidor avouè de portè à gautse et à droite, aô païlo iô dèvéssant dremi. Ci païlo n'avai mein de fenitre.

— Bouna nè ! lao fâ lo carbatier. Ne sein aô maï d'oû, fâ dzor de bounn' haora ; vo n'ai pas fauta dâo craisu po dèman matin, et vo paodè bin vo dèvelè à novion.

Et lo père Bolomey cotè la porta et s'ein va ein vouardeint la tsandaila.

— Bouna nè ! répondant no dou coo, tot benèse d'avâi bin sepâ et de traovâ on bon lhi.

Fau vo derè que ci Bolomey l'irè on farceu daô diablio, que ne sè fasai jamè fauta d'amusâ lo mondo. Sti iadzo, l'avai imaginâ 'na boun affère avouè lè dou magnin. Cein que l'irè, vo z'allâ vère !

Lo leindèman, vè le dix z'haorè, ion dè magnin qu'avai prau dremi, vâo sè levâ. Mâ son camarado droumessâ adi. L'ètai mau fè dè lo réveilli. Adon lo premi restè en plliacè sein budzi, sein pipâ lo mot.

Vè lè onz' haorè, l'autro magnin sè frottè lè ge, sè virè, sè revirè, mâ n'ouse pas sè levâ, por cein que s'n'ami n'a pas remouâ 'na piauta. Et no dou z'estafier restant aô lhi. S'ennoyant rudo, mâ se desant que l'irè enco la nè, por la mau qu'on ne viyâ pas on' estièrè.

Tot d'on coup, on oû senâ à l'horlodze dâo cabaret... Midzo ! brâme on dai magnin. Et chautèfrou dâo lhi, trotte ein pantet vè la fenitre. Pas moian de la traovâ !

— Gros tatifou ! que fâ l'autro, te ne traoveri pas de l'ighie à lè ! Laisse-mè pi allâ !

Et lè vouaique ti lè dou que verounant pè lo païlo, à pi dètsau, lè man dè coutè, lè ge tot grand avouè.

Et, derrâi la porta, dein l'allaie, lo carbatier, sa fenna, et onna dozanna de païsan et de Jui — l'ètai dzor dè marts — accutavant et sè tostant lè coutè !

Lè dou magnin, à foice de verounâ, arrevant devant la porta. Sè mettant à peclliettâ, à fote dè coup de pi, ein sacrant quie dâi diablio.

— E-t-e bon ! bràmè lo père Bolomey... Ite-vo fou ?

Et sè devitè, rallumè lo crâizu, tandu que lè z'autro à pi dètzau, déruperant avau lè z'égrâ, ein s'esclaffèint. Et Bolomey aovrè la porta, eintrè ein pantet comm' on n'homme que soo dâo lhi.

— Melebâogro ! que laô fâ. Lè bon po on iadzo, ci détèrtin... Ne l'ai a pas moyan dè drumi dein l'hotô ! Se vo ne volhiaï pas botsi, vè queri la police... L'è la minè. Vo faut vite vo recutsi... Quand l'è bon, l'è prâo, que diablio !

No dou compère, tot motset, sè rinfatant au lhi. Afauti, refant on sonno et mimameint sè mettant à ronfliâ tant qu'à la nè.

Tot lo veladzo riessâ de la bouna farça dâo carbatier et la pinta n'avai pas dèsemplia dè la dzorna. Lè païsans dè z'inverons ne pouâvant pas s'ein allâ, ka volliavnt vère la fin de l'histoire.

Vè lè trai z'haorè de la nè, lè dou magnin l'ètant à seton su lao lhi :

— Mè seimblé que la nè lè rudo longua ! Fâ l'on.

— A mè assebin... On ne sè crére pardieu

pas ào mai d'oût, répond l'autro... Lo sèlau dussè ftre levâ ; va don vère !

Lo premi sè laivè, et, su lo bet dè z'ertet, sein va tant qu'à la porta.

— Monsu Bolomey ! que fâ pè lo perte dè la serailha, monsu Bolomey, vo no z'ai ràoblia, dussè ftre grand dzor. Veni don no z'ovri !

Bolomey, que s'atteindâi à cliaque, aovrè dein lo collidor la porta dâo cabinet ein face, et l'aovre assebin la fenitra. Adon, no dou compagnon purant apècheindre la lena asse ronda que lo tiu d'on tsaudron. Lo carbatier, son craisu à la man, laô de :

— A la boun' hâora, sti iadzo, v'ite ào meinte sadze, et vo dzevatâ tranquillameint. Ma, ditè-mè vai, vo faut dremi, mè z'ami ! I-te vo malado ? Vo faut-è quie ? Que l'ai ia-te que vo z'innouye ? Ne sein qu'à trai z'haorè dâo matin ; n'è pas lo momeint de saillî frou ! Tot lo veladzo ronclliè, et vo ne traoverai nion pè lè tserairè !

No dou coo vouaitant encor' on cou la lena poui lo carbatier, que ne riessai pas... et se rein fattant aô lhi !

L'ètant affamâ. Ne purant pas tot lo drâi traovâ lo sonno. Feinameint, su lo matin dondâvant on bocon, quand Bolomey l'arrevâ prî dâo lhi.

— Allein ! que lao fâ, v'itè dâi rudo compagnon ! Vo fedè lo détèrtin la nè, vo vo premenâ ein pantet pè l'hotto, et vo ne pâode pas pi vo levâ avouè lo sèlau ! Allein dèdzonnâ !

No dou compagnon ne firant qu'on saut dâo lhi à la trablia. Medzivant quemeint dâi l'è. Et lo carbatier et cliaque que bèvéssant la gotta à pinte lè vouaitivant tot comment se l'irant a revegnein.

Et lè dou magnin lao desant :

— Ma, vo n'ai jamè rein vu ! Ne sein-no pas dai Vaudâi !

Quand demandirant à Bolomey dièro dèvéssant po la cutze, lo sepa et lo dèdzonnâ, lo carbatier l'è dit :

— Na, na ! ne vu rein, mè z'ami ! N'è rein tant mau dèbitâ sti dzor !... Mè su fè on pllièsi de vo recheindre !

Adon no dou magnin l'adèrant tot benèse. Ti lè païsan ètant devant lao portè, lè fennè et mimameint lè z'infant, po lè vère passâ.

Et ion dâi magnin desai :

— Se laivant dè boun' haora, per ice !

— Parbleu ! se repond l'autro, lè nè sant prau longue ! !

(D'après Jean AICARD.)

A. R.

Pour la Jeunesse.

On nous demande de publier un communiqué concernant l'œuvre « Pour la Jeunesse ». Nous l'avons pu, nous y refusons, vu l'excellence du but poursuivi, mais nous abrègeons.

Le conseil de la fondation « Pour la Jeunesse » a siégé à Berne, sous la présidence de M. le conseiller fédéral Hoffmann.

Les délibérations relatives à l'activité de la fondation cette année reposaient sur un appel de M. le conseiller fédéral Hoffmann.

Les événements survenus depuis un an ont montré ce qui doit être amélioré chez nous. On a ressenti le défaut d'une forte unité de pensée qui laissât à l'arrière-plan tous les sentiments personnels.

La fondation invite donc tous les jeunes et tous ceux restés jeunes d'esprit à lui prêter leur concours, par l'adhésion au but qu'elle poursuit. Le conseil de la fondation a décidé ce qui suit :

Le travail de 1915 sera consacré à l'achèvement de l'organisation des collaborateurs, dans le but de répandre toujours plus la conviction que l'avent du pays dépend essentiellement d'une jeunesse forte, saine de corps et d'esprit.

Si cela est possible, une vente aura lieu en décembre. Le produit en sera consacré à la jeunesse, sans préciser davantage. La fondation s'est spécialement occupée jusqu'ici de la lutte antituberculeuse. Elle a dépensé, en deux ans, une somme de 259,166 fr. 27 dans ce dessein.

A moins de circonstances extraordinaires, la part la plus élevée du produit de la vente sera versée aux commissions locales « Pour la Jeunesse » de toute la Suisse. »